NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

54 N° 10 1927

Le Kantisme est mort

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 721 - 741

https://www.nrt.be/es/articulos/le-kantisme-est-mort-3237

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Kantisme est mort

Il n'est question dans cette étude que de l'actualité du kantisme et de ses tares internes. Qu'il soit utile, du point de vue de l'histoire, d'en faire l'autopsie, personne ne songe à le contester.

Depuis près d'un siècle et demi, le système de Kant occupe, dans l'ensemble de la philosophie, une situation hors de pair. Il serait difficile d'exagérer l'influence qu'a exercée sur l'esprit de trois ou quatre générations d'Européens ce petit professeur malingre et voûté, dont la voix débile ne s'entendait pas à cinq mètres (1). Dans une chambre enfumée, aux murs couverts de crasse jaunâtre et de poussière (2), dans son lit peuplé de punaises (3), Kant, avant de mourir, connut la gloire incontestable, triomphale. Il faut lire dans les historiens du kantisme ou dans les publications de l'époque, le détail de cette adoration contagieuse, qu'on appelait alors déjà une sorte d'influenza (4): Les expressions les plus lyriques passent dans l'usage courant quand il s'agit de décrire le « Sage universel », la « lumière du monde », le « génie que dix siècles ont attendu », « l'homme qui n'est pas seulement un soleil mais tout un système solaire », le premier des philosophes, le seul philosophe, celui qui résout toutes les difficultés, qui répond à toutes les questions et qui supprime tous les doutes (5).

(1) A partir de 1780, dit Rink, un adorateur de Kant, ses cours étaient devenus très ennuyeux et lui-même en les donnant semblait presque totalement assoupi (cf. STUCKENBERG. *The Life of Imm. Kant.* 1882, p. 82). Fichte, qui l'avait entendu, l'avait trouvé peu intéressant et soporifique. Et pourtant Hamann devait arriver dès 6 h. du matin, une heure avant l'ouverture du cours, pour trouver une place. — (2) Cf. VORLAENDER, K. *Im. Kants Leben.* p. 140. — (3) Cf. WASIANSKI, C. *Kant in seinen letzten Lebensjahren.* p. 303-305. — (4) *Neues Teutsches Museum*, 10 St, 1790. p. 1029. Le mot est relevé par REINHOLD. *Briefe über die K. Philosophie* Bd. 2, p. 14. — (5) Schaeffler, qui se mêla d'attaquer la Critique en 1792, fit précéder ses remarques de longues excuses. Il reconnait que « Kant est le plus grand des philosophes qui soit né d'une femme », mais il refuse de le croire infaillible, et proteste contre cette auréole d'infaillibilité qu'on lui octroie (*Inconsequenzen und auffallende Widersprüche in der Kantischen Philosophie.* Dessau. 1792, p. 6) et contre la manie d'injurier les contradicteurs (ib., p. 13).

Jérôme de Bosch, en 1779, envoyait d'Amsterdam au vieillard presque éteint, le résumé en vers latins de la *Critique de la Raison Pratique*, et, tout plein de souvenirs bibliques, il comparait la philosophie kantienne au char de feu du prophète Élie :

Quod nobis patefecit iter mens ignea Kanti.

Il suppliait le grand homme, déjà parvenu au faîte de la gloire, de lui envoyer un autographe. La possession, la simple vue de ce papier, comblerait son meilleur désir (1). Un an plus tôt le comte de Vargas avait écrit de Sienne une lettre élégante à l'adresse de l'illustre philosophe. Il lui annonçait, en bon français, que l'Académie italienne des Lettres, Sciences et Arts, l'avait choisi comme l'un de ses vingt membres étrangers, parce qu'il avait donné « aux spéculations de l'entendement une nouvelle assiette » et parce qu'il avait « assuré l'immortalité à son nom, en élargissant les bornes de toutes les... sciences susceptibles de raisonnement ». L'excellente Académie, ajoutait le comte, se propose de faire connaître à l'Italie entière cette nouvelle et sublime philosophie.

Qu'il y ait dans cet engouement beaucoup d'exagération et même pas mal d'ignorance, il est peut-être superflu de le démontrer. Les témoignages contemporains nous parlent d'un flot de visiteurs amenés presque journellement à Kœnigsberg et dont beaucoup ne connaissaient que le nom du *grand* homme. Plusieurs même, trompés par l'épithète, s'imaginaient une sorte de célébrité foraine, un hercule de

(1) Cf. Rink. *Mancherley zur Geschichte der metacritischen Invasion.* 1800. p. xviii, et p. 138. Les vers de cet excellent homme sont d'ailleurs assez pénibles.

Non sic Hugenii memorent inventa Batavi
Non sic Newtoni veneretur et Anglia nomen
Lavoisierii referat nec Gallia laudes,
Doctrinam quam tota tuam Germania, Kanti (ib. p. 154).

tréteaux et s'en retournaient passablement déçus de n'avoir vu qu'un petit vieux en perruque, de figure sèche, sans épaules, et sans stature (1). Au couronnement de Frédéric-Guillaume III, un noble polonais passa par Kœnigsberg pour faire à son tour le pèlerinage à la mode. Il dit à Kant que depuis longtemps il appréciait son génie, ayant lu ses œuvres en polonais et les ayant fort admirées. Or, aucune traduction polonaise n'en existait à cette époque, mais Kant, déjà saturé de flatteries, ne prit pas la peine de le faire remarquer à son visiteur (2). Vers la fin du XVIIIe siècle les hyperboles louangeuses deviennent démesurées. Kant passe pour une sorte de nouveau Messie et, avec pas mal de mauvais goût, on le range couramment sur la même ligne que le Christ (3). Reinhold ne voit qu'un seul livre digne d'être comparé à la *Critique de la Raison Pure*, c'est l'Apocalypse (4). Aristote, écrit un autre, n'a pas eu en quinze siècles autant d'interprètes que Kant en quinze ans (5). Les quelques contradicteurs résolus, qui osent parler, sont abondamment conspués (6), ou même contraints, quand ils sont professeurs, de quitter leur chaire. La doctrine rivale du Kantisme, celle

(1) Cf. *Jahrbücher der preussischen Monarchie, unter der Regierung Fr. W. des Dritten*. 1799. 1er Bd. p. 94 (récit d'un témoin oculaire, écrit au moment où Kant, encore vivant, avait cessé d'enseigner). — (2) Ibid. p. 96. Il faut noter que l'auteur de ce récit, en forme de lettre, est extrêmement sympathique au grand homme, et déclare qu'il a « élevé la raison sur le trône de la sagesse mondiale ». — (3) Borowski nous dit que le parallèle entre Kant et le Christ était répété « bis zum Ekel » jusqu'au dégoût (cf. *Darstellung des Lebens und Charakters Imm. Kant's*. 1804 p. 86). — (4) *Briefe über die Kantische Philosophie*. 1790. 1er Bd. p. 104. Il parle aussi de l' « Evangile de la Raison Pure ». — (5) C'est le mot du Lorrain Villers. Kant lui avait déclaré expressément qu'il n'avait construit aucun système mais qu'il avait seulement voulu prouver qu'aucune métaphysique objective n'était possible (cf. RINK. *op. cit.* p. 53 et 56 notes). Heydenreich affirma qu'avant Kant la philosophie n'existait pas, et personne ne le prit pour un fou. — (6) Un de ses collègues, disciple de Crusius, essaya d'attaquer, dans son cours, la philosophie de Kant. Ses élèves lui firent un tel charivari qu'il dut abandonner sa position (cf.

de l'honnête et laborieux Crusius, est proscrite officiellement par ordre du ministre prussien von Zedlitz (1). Le petit vieillard célibataire, qui ne s'était jamais éloigné à plus de deux milles de Königsberg, et qui refaisait tous les jours sa promenade hygiénique jusqu'à l'enseigne de « l'arbre de Hollande », ce petit vieillard aux habitudes de mécanique bien montée, passait aux yeux de l'Allemagne pour la Lumière du monde. Napoléon lui-même avait demandé au Lorrain Villers de lui préparer un résumé de la doctrine kantienne (2). On put croire au début du XXe siècle que la philosophie de Königsberg allait envahir toute l'Europe. De ce coin perdu sur les côtes de la Baltique, un ébranlement formidable se propageait, comme jadis dans les profondeurs de l'Asie les secousses mystérieuses jetant des peuples entiers sur les routes des migrations.

Le fait est là, indéniable; et pourtant, quand on y réfléchit, on demeure perplexe. Le contraste est énorme entre l'ampleur du mouvement et l'apparente insignifiance du moteur. Il ne s'agit pas seulement de l'homme lui-même, de ses manies et de ses lacunes. Il s'agit plutôt de la doctrine, de cette doctrine si laborieusement maladroite, si peu

STUCKENBERG. *op. cit.* p. 89). Eberhard, Maass, Tiedeman, Pistorius, Herder... furent malmenés, cf. *Litteratur-Zeitung* de Erlangen, n° 199, oct. 9. 1799.

(1) Von Zedlitz était chaud partisan de Kant. Il ordonna aux professeurs des Universités d'abandonner le système de Crusius ou de se retirer, ce système n'étant pas « satisfaisant » (cf. STUCKENBERG, ibid.). Le kantisme eut ainsi des représentants dans tous les centres de haut enseignement : à Erlangen Breyer, Abicht, à Göttingen Ziegler, Bouterweck et Bürger, à Berlin Salomon Maimon et Marcus Herz (deux juifs, malgré l'antisémitisme accentué de Kant) et Kiesewetter; à Iena Hufeland et surtout Reinhold qui est un des grands artisans de la gloire de Kant; à Leipzig Born, Heydenreich, à Mayence Dorsch et Blau (deux catholiques !). — (2) Après en avoir pris connaissance, il le dédaigna. C'était surtout la morale de la « soumission à la loi » qui avait piqué l'attention du grand autocrate.

humaine, si peu appareillée à la grande tradition et surtout si peu capable de développement.

Après un siècle et plus d'enthousiasme kantien, marqué seulement de quelques légers reculs, le temps est peut-être venu où le criticisme agnostique, reconnu pour ce qu'il est, sera roulé à son tour « dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ».

Nous n'avons pas la prétention de tisser ce linceul. Il nous suffit de constater combien le kantisme est incapable de survivre, et que son passé ne lui garantit pas l'avenir. Kant, dans un langage énergique, condamnait en tête d'un de ses premiers écrits ces auteurs routiniers qui suivent — *pecorum ritu* — à la façon des troupeaux tel ou tel chef de file (1). Le kantisme a eu ses fanatiques. Cette philosophie si ennemie des dogmes a pris chez beaucoup l'aspect d'un Credo impérieux. Pour se débarrasser d'un contradicteur, il était de mode dans certains milieux de l'appeler simplement *unkantisch*. Le mot semblait synonyme d'hérétique. Aujourd'hui une vue plus sobre tend à prévaloir. Le ton dictatorial n'est plus de mise. A beaucoup de signes on peut même prévoir que le kantisme est de plus en plus abandonné par ceux qui, l'ayant longuement pesé dans leurs balances, l'ont trouvé trop léger (2).

(1) C'est la devise de son premier ouvrage sur « *l'Estimation des forces vives* » (1746). Le mot est d'ailleurs emprunté à Sénèque.

(2) Depuis quinze ans d'ailleurs le kantisme a perdu beaucoup de terrain dans les écoles philosophiques. Le renouveau hégélien lui a fait du tort. Des centres comme Oxford lui échappent de plus en plus. La nouvelle philosophie française est marquée par une curiosité de plus en plus vive pour les médiévaux dont Kant a ignoré ou méconnu les efforts. En Allemagne le Nietzschéisme a balayé comme un fétu la morale de l'impératif catégorique, et la nouvelle philosophie religieuse rejette comme une ineptie l'identification de la religion et de la morale, c'est-à-dire la thèse centrale du kantisme. Les études de mystique trouvent des milliers de lecteurs. La critique des sciences a remis la physique newtonienne au rang des hypothèses provisoires et imparfaites : cette physique qui pour Kant est la

Ce qui est étrange, c'est que ce moment ne soit pas arrivé plus tôt. Il a fallu plus d'un siècle pour découvrir qu'au lieu de pain le kantisme n'avait donné aux hommes que des pierres dures. Jamais peut-être il n'y eut d'opposition plus complète qu'entre la philosophie du criticisme et toutes les tendances du XIXe siècle. Ce que partout ailleurs les hommes de notre époque applaudissaient est froidement nié ou simplement exclu par Kant. On cherche vainement chez lui la vibration sympathique. On se demande quel message positif apportait à nos contemporains ce système compliqué et poussif sans aucune aspiration véhémente et où tout a l'air de se passer dans les mots. A part une négation déjà bien ancienne, on ne trouve rien dans l'héritage de Kant sinon le vieux stoïcisme, bizarrement affublé de termes disgracieux. Le sage universel — le *Weltweise* (1) — n'est qu'un rationaliste laborieux, arrangeant à la mode du temps tout un système de mots assez prétentieux, loin des réalités et de la vie (2).

1. Kant ignorait tout de *l'histoire* (3). Non seulement il

pierre fondamentale de toute science objective. Enfin la métaphysique revient partout à la surface. A tous ces signes et à bien d'autres on peut se rendre compte que l' « influenza » du kantisme est en régression.

(1) ou « das Licht der Welt » cf.: *Jahrbücher der preussichen Monarchie, loc. cit. p. 98.* — (2) La manie de fabriquer des mots étranges et tout à fait inutiles faisait déjà rire les contemporains de Kant. L'amphibolie des concepts de la réflexion; l'architectonique et la nomothétique, le catharktikon du sens commun n'avaient cependant rien de bien neuf. Même là, Kant ne parvient pas à être original. Lambert en 1769 divisait son *Neues Organon* en Dianoialogie, Alethiologie, Sémiotique et Phénoménologie. Tous les Wolffiens avaient sacrifié à cette coutume et Baumgarten, dans sa Philosophia generalis nous parle de la gélatoscopie morale, de la nertérologie, de la tétrapodologie, de la cromatocritique, et de la prépologie, qui n'est que la politesse... Ce sont ces auteurs qui reprochaient aux philosophes scolastiques de « préférer la paille des mots au grain des choses ». — (3) Il n'avait de goût que pour l'a priori. On sait qu'il avait affirmé a priori que Napoléon, en 1798, irait attaquer le Portugal et non l'Egypte. Quand les dépêches officielles annoncèrent le débarquement en Egypte, il ne voulut point se rendre. Il préféra toujours ses

ne connaissait rien au passé philosophique, mais il affirmait que pareille connaissance était méprisable. Le XIXe siècle, plus qu'aucun autre, s'est épris de l'histoire. Qui donc aujourd'hui oserait supprimer de notre pensée les effets bienfaisants de cette discipline? Un esprit sans formation historique est un esprit sans perspective. Même quand il s'agit des philosophes, Kant dédaigne de s'informer. En quelques phrases méprisantes il juge les penseurs médiévaux, dont il n'a d'ailleurs pas lu une seule ligne. Par delà le moyen âge il n'entrevoit plus rien, plus rien que deux noms : Platon et Aristote. C'est toute la philosophie grecque, curieusement simplifiée, car Aristote et Platon ne sont pas pour lui des individus dont il vaudrait la peine d'étudier l'esprit, des auteurs dont les œuvres sont dignes d'attention. Ce sont deux types, deux abstractions, deux méthodes. Platon c'est l'a priori et le déductif; Aristote c'est l'empirique et l'induction. Rien de plus et rien de moins. La désinvolture avec laquelle Kant traite ses lointains devanciers n'est pas inspirée tout d'abord par le dédain. Elle est le résultat nécessaire d'une très profonde ignorance, d'une ignorance qui s'ignore et qui, par conséquent, demeure imperturbable dans ses appréciations. Même quand il s'agit d'auteurs récents, de penseurs qui ont exercé sur lui une influence décisive, Kant néglige de s'informer de leur doctrine. Il reçoit le choc ; il ne se demande pas d'où il vient. Hume l'a réveillé de son fameux sommeil dogmatique en lui montrant que la récurrence des perceptions liées entre elles ne pouvait pas fonder de certitude objective. La constatation était en soi fort élémentaire (1). Kant en

déductions aux informations et le comte Purgstall, un Viennois, grand admirateur de Kant (il disait qu'on ne voit apparaître un Kant qu'une fois en dix siècles), nous apprend que, dans la conversation, Kant, qui n'avait jamais vu l'Autriche, prétendait la connaître mieux que lui et ne tolérait pas d'être contredit. (cf. *Altpr. Monatshefl.* XVI. 612)

(1) Tout le monde connaissait sur ce point la théorie de Hume. Moses

fut si troublé qu'il inscrivit cette date comme un événement d'importance capitale dans le développement de son système. Un auteur, quelque peu soucieux d'histoire, se serait empressé de faire plus ample connaissance avec Hume. Il aurait étudié non seulement l'*Enquiry concerning human Understanding*, mais encore le *Treatise on human Nature*. Kant n'en fit absolument rien, et se trompa totalement sur le sens et la portée du scepticisme de Hume. Il n'avait pas traité Berkeley avec plus de critique (2). Il n'avait rien voulu comprendre à Malebranche. Les nuances de pensée, les variétés de points de vue, les tâtonnements géniaux dont l'histoire de la philosophie est pleine, il ne les a jamais soupçonnés. Armé de cet instrument sans perspective et sans âme qui est la pure logique, il la prend pour l'intelligence et il croit que des précisions abstraites et minutieuses peuvent rendre compte de « l'individuel ineffable » et du mouvement réel. Tout son système se développe sur deux dimensions, comme ces êtres infiniment plats qu'on suppose parfois dans les solutions géométriques.

De cette absence totale d'esprit historique naît spontanément le rationalisme borné du XVIIIe siècle. On se tromperait en affirmant que Kant a tout simplement partagé le défaut commun de son époque, car il n'est pas vrai qu'au XVIIIe

Mendelssohn (*Philosophische Schriften*. 2 vol. Berlin. 1777. p. 270) avait critiqué cette doctrine; et tout en affirmant que les « concordances » expérimentales faisaient croître la probabilité plus rapidement qu'en simple progression arithmétique, il ne faisait aucune difficulté de reconnaître que par l'expérience on n'arrive jamais à l'évidence mathématique. Seul Kant semble avoir ignoré cette théorie, qui d'ailleurs n'était pas propre à Hume et que toute la Grèce antique avait déjà discutée. — (2) Il ignorait même Spinoza. Jachmann a écrit: « tout absorbé dans son système il finit par ne plus comprendre que lui ». Kuno Fischer, partisan assez brutal de Kant, reconnaît comme tout le monde que « Kant est l'esprit le moins historique qui soit », mais il lui en fait un mérite. Un homme de la trempe de Kant, déclare-t-il, n'aurait trouvé aucun profit à connaître la pensée des autres philosophes.

siècle on n'ait pas étudié ou compris l'histoire. Depuis longtemps, dans le champ de la controverse religieuse, elle avait fait irruption. Le protestantisme ayant affirmé que l'Eglise du pape n'était pas conforme à celle des origines, la théologie occidentale avait progressivement glissé vers l'histoire documentaire. On avait de part et d'autre fouillé la tradition religieuse de l'Europe, édité les œuvres des Pères, publié en masse compacte les dissertations historiques et les textes anciens. Les théologiens connaissaient les nuances de la pensée augustinienne infiniment mieux que les philosophes cartésiens ne connaissaient Aristote. Cette théologie que Kant dédaignait sans la connaître, (on sait que pour composer sa « *Religion dans les limites de la simple raison* » il se servit d'un petit catéchisme élémentaire), cette théologie avait acclimaté en Europe la passion des recherches historiques. Au moment où Kant professe la totale « incuriosité » pour le passé, qu'il juge sans valeur et sans lumière, les Bénédictins de Saint-Maur publient leurs magnifiques éditions patristiques, avec introduction et notes. Parmi les contemporains du grand homme, en laissant de côté les historiens profanes et en ne groupant que des théologiens catholiques professionnels, on peut cueillir au hasard un énorme bouquet d'historiens de première valeur : Noël Alexandre, Le Quien, J.-A. Orsi, Mamachi parmi les Dominicains; Garnier, Le Nourry, Lobineau, Martène, de la Rue, Montfaucon, Remi Ceillier, Maran, etc... chez les Bénédictins; Hardouin, du Sollier, Stilling et leurs confrères Bollandistes, du Halde, Zaccaria chez les Jésuites, sans parler de Muratori, des Assemani, et de tant d'autres de moindre importance.

Non, le goût des recherches historiques n'était nullement mort dans les milieux sérieux au XVIIIe siècle, et si les « *Prolégomènes à toute métaphysique qui voudra se présenter comme science* » ignorent l'histoire et la dédaignent, c'est chez Kant, à son époque déjà, un gros anachronisme.

L'anachronisme devient scandaleux quand nous arrivons à l'époque moderne, car il faut bien dire que le XIXe siècle, *rompant avec la tradition purement rationaliste de Kant*, a étendu dans toutes les directions la recherche historique. Jamais depuis l'hellénisme on ne s'est autant passionné pour l'individu. La chasse au document, le désir de respirer l'odeur du vieux passé, le goût des choses vécues, on ne comprend plus rien au XIXe siècle dès qu'on les supprime. Dans toute l'œuvre de Kant il n'en existe pas une seule trace. Bien plus; sur les bases du kantisme il n'y a pas moyen d'établir une histoire. La critique, aussi bien dans sa partie spéculative que dans sa partie morale, ignore l'individu, ou, si elle fait semblant de le connaître c'est pour l'absorber aussitôt dans la loi générale, pour le « subsumer » à l'universel, seul digne d'intérêt et seul objet de science. Schleiermacher l'a bien montré du point de vue de la philosophie religieuse, réduite par le criticisme à une sorte de morale typique en dehors du temps et de l'espace. Mais ce que Schleiermacher a montré pour la religion, c'est l'erreur que le kantisme a commise partout où il a voulu interpréter le réel. Ce n'est pas en multipliant les cadres, et en superposant des abstractions qu'on peut rendre compte de l'individu. Les lois ne sont pas antérieures aux natures; le particulier n'est pas une somme de caractères universels, et dans le réel il y a plus, il y a autre chose que dans le pur logique.

2. Pas plus qu'il n'existe une histoire au sens kantien, il ne peut exister de vraie *psychologie*. Dieu sait pourtant si le XIXe siècle a marqué avec violence la réaction contre les *simplifications abusives* de ses aînés. Au terme générique, il a substitué le mot concret; au type conventionnel du héros ou du traître, il a essayé tout au moins de faire succéder le personnage réel et bizarre, déconcertant et singulier, que l'observation sincère rencontre sur les chemins de la vie. De toute cette variété, Kant n'a rien pu faire pénétrer dans son

système. Chez lui tout, jusqu'à la morale, est purement formel, c'est-à-dire absolument rigide. Qu'il s'agisse d'un enfant ou d'un adulte, ce n'est pas même pour la *Critique* une différence accidentelle, c'est une différence inexistante et dont la morale est tenue de ne pas se soucier. L'action bonne est celle qui est conforme au type universel ; c'est-à-dire que l'individu n'a de valeur que dans la mesure exacte où il perd toute individualité. Il est au moins étrange que le XIXe siècle ait acclamé la philosophie qui se fondait sur de tels paradoxes, et qu'il ait reconnu comme son prophète un logicien abstrait si pleinement hostile aux tendances les plus authentiques de nos contemporains.

3. Pas plus qu'il ne comprend *l'histoire* ou *l'individu*, Kant ne comprend *le sensible*. Celui-ci ne l'intéresse qu'au moment où il se « conforme » aux synthèses a priori ; au moment où il ressemble à un type donné d'avance, donc au moment où d'original il devient banal et commun. Déclarer qu'une surprise n'a de sens que si elle est annoncée, c'est évidemment supprimer toute signification aux surprises ; dire qu'une spontanéité n'a le droit d'être qu'à condition d'être commandée, c'est bannir pour toujours la spontanéité du domaine des choses possibles. Affirmer que le sensible n'a de valeur philosophique que pour autant qu'il accepte d'être universel et « typique », c'est condamner la philosophie à ignorer tout le réel sensible et condamner le sensible à ne jamais avoir de sens.

Le système de Kant n'aide pas à comprendre les choses, pas même les choses de l'expérience. Il déclare qu'en dehors de l'expérience possible il n'y a pas de connaissance objective, et il ajoute, sans l'avouer explicitement, que dans l'expérience il n'y a pas de philosophie. Dès lors il fallait bien loger cette dernière dans les conditions préalables de l'expérience et la laisser totalement étrangère à l'expérience elle-même. Le kantisme a soutenu cette thèse bizarre que l'expé-

rience n'est pas en soi et immédiatement une réalité mais seulement une *manière de voir* la réalité. Aussi le « contenu » de l'expérience est indifférent à la philosophie et à la raison ; c'est la forme encore une fois, le type, la loi antérieure aux choses, qui seuls peuvent compter.

Le XIXe siècle au contraire s'est délecté dans ces « choses », il s'est tellement occupé du contenu de l'expérience, il a tellement écouté le message infiniment varié du sensible que le goût et la patience lui ont manqué pour la spéculation purement métaphysique. Le « type » ne l'a jamais enchanté. Au lieu de concevoir la loi préalable comme suprême, il a pratiqué partout l'induction, cette induction à laquelle la philosophie de Kant ne peut faire aucune place et qui, pour lui, n'aboutit jamais à rien. Quand on songe que Kant prétendait déduire a priori que l'homme devait avoir cinq sens, pas un de plus, pas un de moins, et que cette prétention suivait logiquement des principes fondamentaux du système, on peut mesurer à quelle distance il se trouve de toute la recherche scientifique du XIXe siècle et quel anachronisme violent on commet en le présentant comme le philosophe de l'époque moderne.

Il s'est complu dans les divisions et les subdivisions. Il y voyait non pas seulement un procédé d'exposition, une méthode pédagogique — ce qui n'aurait rien que de légitime — mais une véritable géographie des choses. Toutes ces coupures qu'il pratiquait dans le réel, il prétendait bien les faire correspondre à des solutions de continuité dans les choses. L'anatomie de la *Critique de la Raison Pure* le ravissait, avec les deux formes de l'intuition, les douze catégories rangées en quatre classes de trois termes, les douze schèmes, les quatre classes de principes synthétiques, les quatre couples de concepts de la réflexion et les trois idées de la raison. Forme et contenu, raison pure et raison pratique, connaissance et croyance, eudémonisme et honnêteté, religion

et prière, passion et vertu, la seule façon pour lui de résoudre les problèmes que pose l'union de ces termes, c'est de les dissocier. Comme la police des rues, il croit supprimer les conflits en séparant les adversaires, et quand il a dénombré et dénommé, il estime que tout est devenu clair. La notion du continu lui est curieusement étrangère. Il est de ceux qui expliquent un fleuve par ses deux rives et qui oublient le courant. Au delà de la mécanique de Descartes ou de Newton, il ne conçoit absolument rien et quand il a décomposé, analysé, et mis des mots bizarres sur les éléments ainsi obtenus, il ne doute pas un instant que la philosophie et la raison ne soient pleinement satisfaites.

De là cet air de plénitude suffisante, cette morgue un peu pédante qui achève de donner aux œuvres de Kant la couleur des choses très vieilles. Il ferme les portes avec l'assurance de quelqu'un qui ne doute pas qu'on ne les ouvrira plus. Il a toujours le dernier mot. Pas une conjecture, pas un tâtonnement avoué, pas une perspective un peu large, pas une seule possibilité de progrès.

4. Car c'est encore une des tares du kantisme. Il est strictement impossible de construire sur ses bases une *philosophie du progrès*. Il n'est même pas possible de donner un sens kantien à ce mot. La chose paraît énorme ; elle est cependant incontestable. Le progrès est remplacé chez Kant par la répétition, la récurrence. Il croit que la morale est une « conformité », dont le type est fixé d'avance et immuable, et non pas une perpétuelle réalisation dans un monde qui mûrit et dans un homme qui se conquiert. Le « divers de la sensation » est mis « en ordre » par les formes de l'intuition ou les catégories, auxquelles il n'ajoute rien mais auxquelles il se juxtapose. La religion identifiée à la morale ; la morale ramenée à la loi ; le monde physique réglé a priori ; le schéma des mathématiques présenté comme l'explication la plus profonde et comme le vrai contenu des choses, c'était la mort de la

pyschologie, de l'art, de l'imprévu, de la vie, de tout ce qui fait la marche en avant, de tout ce qui a enchanté le XIXe siècle. La fameuse épitaphe de Kant avec « la loi morale dans ma conscience et le ciel étoilé au-dessus de ma tête » a été mal comprise par une foule de braves gens qui ont voulu y voir une touche de poésie. Rien n'est plus éloigné de la pensée de Kant. Le ciel étoilé ne lui apparaît nullement comme à de Musset ou à Heredia. Il ne s'agit pas pour lui, quand il regarde les étoiles, de « messagères lointaines

dont le front sort brillant des voiles du couchant »

ni des constellations nouvelles, qui montent de l'Océan, devant la proue des Conquistadors. Pas du tout. Son ciel étoilé, c'est le ciel Newtonien, le ciel de l'astronome et pas du tout celui du poète, le ciel des équations implacables et de la régularité, non celui de la fantaisie ni de l'émotion humaine.

Par un soir d'automne attiédi
Le bleu fouillis des claires étoiles

n'est pour lui qu'un problème de mécanique. Et s'il compare le ciel étoilé au-dessus de sa tête, et la loi morale au fond de la conscience, ce n'est pas du tout parce que, à la façon chrétienne, l'action vertueuse lui semble un chemin céleste; mais parce que le mouvement des astres est aussi précis, aussi inhumain que l'impératif catégorique et parce que, de part et d'autre, ce sont des lois d'airain qui nous gouvernent.

Par quelle aberration le XIXe siècle, passionné de progrès jusqu'à la folie, passionné d'individualisme, de nouveauté, d'art, d'impressionnisme, de découverte, a-t-il pu garder un culte pour cette philosophie de nécropole et pour ces théories momifiantes? (1)

(1) Kant détestait tout ce qui ressemblait à la fantaisie. Non seulement ses promenades étaient réglées comme son régime et ses habitudes, mais jamais l'heure de son cours ne fut déplacée, jamais il ne risqua un voyage et même, si on en croit un témoin, jamais il n'accepta que l'ordonnance de

Le problème mérite d'être étudié historiquement. On trouverait sans doute de bonnes raisons pour expliquer l'engouement kantien qui suivit la débâcle de l'hégélianisme, mais il est sûr qu'une des raisons qui ont facilité le succès de Kant, ce fut le fiasco complet de son entreprise.

Ceci appelle un mot d'explication.

En fait le « système » de Kant n'existe pas et n'a jamais existé, si ce n'est en projet. Les trois Critiques : *Raison Pure, Raison Pratique* et *Jugement,* n'étaient qu'un travail préparatoire, une manière de déblayer le terrain et de faire place nette pour l'œuvre constructive que Kant se flattait d'élever. Il en parlait dans ses lettres; il l'annonçait à ses amis; il allait même jusqu'à dire que le travail était presque achevé et ne demandait plus que quelques retouches. Ce ne fut qu'à la fin de sa vie, après l'énorme succès obtenu par la *Critique* qu'il s'habitua à présenter celle-ci comme son système et il fallut attendre sa mort pour découvrir l'*Opus posthumum*, le fruit définitif de sa pensée. Or cet *Opus posthumum* est la preuve irrécusable, accablante, de l'impossibilité complète où Kant se trouvait de construire quoi que ce fût d'après les lignes qu'il avait fixées par la *Critique*. Son système, qu'il prétendait construire a priori, par une série d'opérations transcendantales, il n'a pas même réussi à l'ébaucher. Dans la liasse informe qu'on retrouva après sa mort on voit qu'il essaie de définir la philosophie transcendantale et les objets dont elle traite, c'est-à-dire, d'énoncer tout bonnement ce qu'il veut faire, et en quoi consiste cette fameuse « métaphysique qui veut se présenter comme

la salle de cours fût modifiée. Un bouton manquait à l'habit d'un de ses élèves assis au premier banc. Kant donnait son cours sans jamais quitter des yeux l'endroit du bouton absent. L'élève en fit remettre un autre, mais Kant lui demanda de l'enlever, parce que « ce bouton remis le troublait ». « Il avait bredouillé et ânonné pendant toute la durée du cours, à cause de ce changement minuscule de décor ! (cf. *Jahrbücher der Preussischen Monarchie*. 1799. 1er Bd. p. 98)

science ». Or, il recommence sa définition plusieurs centaines de fois, et sous les formes les plus divergentes, comme quelqu'un qui titube d'une conception à l'autre et qui ne parvient pas à savoir ce qu'il veut. L'entreprise était d'ailleurs irréalisable. La « transition des principes métaphysiques de la science naturelle à la philosophie » ne pouvait pas s'opérer par la méthode kantienne, qui supposait une science naturelle figée pour toujours dans la mécanique de Newton et une philosophie n'ayant pour objet que les conditions subjectives de l'expérience. L'*Opus posthumum* — le vrai système de Kant — est un fouillis si honteux que les fanatiques du kantisme, comme Arnoldt, n'ont pas hésité à le falsifier quand ils l'ont cité (1). Avec plus de fidélité à leur idole que de respect pour la vérité, ils ont très délibérément « arrangé » les textes : coupant ici et là, interpolant et inventant des phrases entières, pendant qu'on empêchait jusqu'à l'heure présente la publication intégrale du manuscrit. Des kantiens moins dénués de scrupules se bornent à déclarer que cette œuvre suprême de Kant n'est qu'un radotage sénile et qu'elle ne doit pas entrer en ligne de compte quand il s'agit de juger le système. Opinion au moins bizarre, puisqu'une méthode vaut ce que valent ses résultats et puisque l'habileté d'un architecte se mesure non à ses prétentions ni à ses plans mais à leur exécution.

Sans manquer aux convenances, il est permis de s'étonner qu'après avoir employé cent et cent fois des termes techniques, après en avoir fabriqué tout un lot à l'usage de ses lecteurs, Kant, mis en demeure de les définir, ne parvienne

(1) Arnoldt a publié des « fragments » de l'opus posthumum dans l'*Altpreussische Monatschrift*, de 1882 à 1884, sans même se référer au manuscrit, et avec une tranquille audace il a voulu, par des falsifications délibérées, montrer Kant « en beau ». cf. ADICKES, *Opus posthumum*. p. 13-14, ou SMITH, N. K. *Commentary to Kant's Critique of Pure Reason*. 2e édit. 1923, p. 607.

pas à nous dire ce qu'il a voulu. Un des récents commentateurs de la Critique, philosophe très perspicace, très bien informé et sans aucun préjugé anti-kantien, le Prof. N. K. Smith, n'a pas hésité à écrire : « Kant se contredit lui-même absolument dans presque tous les chapitres de son livre, et il n'y a peut-être pas un seul terme technique qui ne soit employé par lui dans les acceptions les plus variées et les plus opposées ».

5. Nulle part peut-être l'indigence kantienne — et par contre-coup celle de tout le rationalisme — n'apparaît plus misérable que dans sa philosophie religieuse. Pour voir à quel point Kant est « décalé » sur notre époque et combien il retarde, il suffit de le comparer avec Heiler ou Otto et de noter que pour lui la mystique est non seulement en dehors de toute la religion mais en dehors de toute science. Avec cet aplomb infatué qu'on retrouve chez les pédants, il traite en bloc la mystique — qu'il n'a jamais étudiée — de fanatisme et d'hallucination. Obsédé par son idéal de « régularité », il ne veut voir dans la religion que la morale et dans la morale rien que l'obéissance impersonnelle, par respect pour la « loi » comme telle, indépendamment de son contenu. Sa religion et sa morale ne peuvent être qu'ennuyeuses, affreusement mornes, comme les rectangles des préaux ou la discipline, inculquée par des pédagogues méticuleux, à des « enfants sages ».

L'élan illimité vers Dieu, la passion du dévouement, l'horizon sans bornes de la prière, l'allégresse de la Présence, cette « odeur des mains divines » que saint François d'Assise retrouvait sur les choses créées; tous les franciscains, tout l'art religieux, qu'il soit chrétien, bouddhiste, juif ou musulman, le culte, l'église, les genoux fléchis et le crucifix sur les lèvres mourantes, la prière des enfants et celle des adultes, toute cette splendeur que la religion jette sur les choses les plus humbles, le « Dieu sensible au cœur » de Pascal,

l'extase de saint Augustin, l'oraison de sainte Thérèse, Kant non seulement n'y trouve aucune signification religieuse mais il n'y voit même rien d'intéressant. Pour lui tout cela est de la pathologie bizarre, et il s'en détourne pour y substituer son petit idéal mécanique de régularité monotone. Il a rêvé le monde — si on peut employer le mot de rêve — comme il organisait ses promenades. L'hygiène tient chez lui la place de l'agrément; et les prescriptions de « régime », si chères aux vieux célibataires, il en a fait le type de la vie religieuse, toute en ordonnances et en discipline.

Alors on se demande, on se redemande, pourquoi le XIXe siècle a gardé le culte de ce philosophe, dont tout, jusqu'à l'effigie en perruque, rappelle le caractère artificiel et désuet! Quand, à l'époque de la Renaissance, l'expansion européenne avec son bouillonnement d'énergies nouvelles, eut besoin d'une doctrine, on trouva avec la philosophie scolastique, la philosophie grecque, le néo-platonisme et le « Peripatétisme », dont, malgré des lacunes formidables, on parvint à se servir. Ces vieux Grecs avaient une philosophie de l'art, de la beauté et ils comprenaient la joie des choses et l'ensorcellement de la vie. Même dans leur paganisme, si étriqué, ils avaient réussi à faire un peu d'espace pour l'âme religieuse, et dans les gyrations des sphères célestes, avec la mécanique, ils avaient pressenti des harmonies surhumaines, une musique d'enchantement.

Au XIXe siècle l'expansion européenne fut plus formidable encore; mais le kantisme, incapable de la comprendre, de lui donner un sens, une direction, une doctrine, le kantisme, sec comme un coup de trique, sans horizon, sans perspective, sans élan, se glorifiant seulement d'être « régulier » et «définitif »; le kantisme apparut comme un surveillant morose et satisfait au milieu d'une jeunesse vigoureuse et entreprenante. Loin de servir de stimulant et d'agrandir les capacités humaines, il marqua une réduction très nette de

l'originalité créatrice (1)! On ne peut pas dire qu'il ait aidé à comprendre l'effort de notre époque, ni à saisir dans le passé les liens qui rattachent nos générations à leurs ancêtres. Pour s'en rendre compte il suffirait de se promener à Subiaco, dans Assise, à Lourdes, à Czenstochowa, ou même à la Galerie Pitti, ayant en mains la Critique. Il faut toute l'atmosphère factice et livresque des cours et des Universités bien closes ; il faut en outre la terrible myopie des penseurs qui cherchent le réel dans les mots, pour que la Critique prenne une certaine actualité. Il est remarquable d'ailleurs qu'à part des disciples tellement infidèles qu'on les a jugés des traîtres à la pensée kantienne, comme Fichte, Hegel ou Schopenhauer; à part la cohorte des « interprètes » qui ont tiré le kantisme dans tous les sens possibles et se sont régulièrement reproché les uns aux autres de n'y avoir rien compris (2); à part ces infidèles et ces incertains, le kantisme n'a

(1) Il n'est pas jusqu'au mouvement féministe lui-même que Kant soit incapable de comprendre. On sait que sa philosophie dure et caporaliste considérait les femmes comme des êtres inférieurs. Elles ne sont bonnes que pour la cuisine, estimait-il, et jamais il ne consentit à parler de choses intellectuelles avec n'importe quelle femme (cf. Borowski. *Darstellung des Lebens und Charakters Immanuel Kant's* 1804. p. 148). Ici encore quel formidable recul, même au simple point de vue humain, par rapport aux siècles de la Renaissance, au Moyen Age des grandes abbesses lettrées, au temps de saint Augustin et de Chrysostôme ; et quelle nouvelle tare d'anachronisme dans cette philosophie qu'on déclare si bien « appareillée aux temps modernes ». Inutile de dire que Kant n'a pas même soupçonné le mouvement social. Pour lui l'organisation des hommes entre eux se règle en *politique* : rien de plus. Et sa solution est simple comme un règlement de prison : obéissance aveugle à la loi, par respect pour l'impératif catégorique. Lafargue avait-il tort de l'appeler un petit « sophiste bourgeois »? — (2) L'histoire de l'interprétation du Kantisme est une des choses les plus ahurissantes qui soient. Dès le début Kant se plaint de n'avoir pas été compris par Garve (cf. *Allg. Deutsche Bibliothek.* Anhang zu d. 37 bis 52 Bd. 1783, p. 857) mais Stern (*Ueber die Beziehungen Ch. Garve's zu Kant.* Lpz.. 1884) déclare que Garve a été le critique le plus pénétrant de la philosophie kantienne. Vogel disait la même chose (*Erinnerungen an Ch. Garve*) tandis que Schelle (*Briefe über Garve's Schriften.* Lpz. 1800)

eu comme disciples que les « Kantphilologen » de l'école de Vaihinger. Chercher, par les procédés de la philologie, ce que Kant a voulu dire; reconstituer sa pensée sans y ajouter foi, comme on fait d'un rébus ou d'une vieille épitaphe, c'est-à-dire placer le kantisme bien en dehors du courant de la vie pour l'étudier comme une pièce de musée, c'est ce que d'instinct, les plus respectueux parmi les kantiens authentiques ont cherché à pratiquer. On ne pouvait mieux nous faire comprendre que le kantisme est mort.

Ce qu'on avait retenu de lui, pendant le XIXe siècle et ce qui fit sa popularité, c'est qu'au moment où l'empirisme offrait sa séduction, Kant abolissait le souci de la métaphysique. Cette négation parut une délivrance. Après la ruine des grands systèmes constructifs, quand l'hégélianisme acheva de sombrer; le *Zurück zu Kant* fut le cri de ralliement des positivistes matérialistes, à la manière de Lange, et il trouva de l'écho chez tous les ennemis de la métaphysique. Son succès d'estime Kant le dut à la partie destructive de son

affirme que Garve n'a rien saisi du kantisme. Il en sera de même pour tous les commentateurs. Borowski en 1804, était déjà dégoûté de ce refrain (*Darstellung des Lebens und Charakters Imm. Kant's.* Koenigsberg. 1804, p. 181). Plus de 80 ans après l'apparition de la critique, Kirchmann la réédite et déclare qu'il la trouve « claire et limpide » (Préface) mais Grapengiesser lui déclare tout net qu'il la comprend tout de travers, et que sauf Fries et Apelt tout le monde s'est mépris « à fond » (*Erklärung und Vertheidigung Kant's Kritik d. r. V. wider des Erläuterungen des Herrn von Kirchmann.* 1871. p. 93). Ce ne sont là que quelques exemples, on pourrait aisément les centuplor. Sur les points fondamentaux du kantisme le désaccord est aussi complet que scandaleux. Quand Fichte publia son ouvrage, (*Wissenschaftlehre*) il affirma que « pas un seul des nombreux disciples de Kant n'avait même remarqué de quoi Kant voulait parler » et qu' « ils avaient admis dans la Critique tout juste ce que Kant entendait réfuter ». Il ne faisait exception que pour Beck; mais Reinhold, un kantien de la première heure, affirma que Beck détruit la Critique de haut en bas... En 1902 E. Marcus nous confie que Kant n'a encore été compris par personne (*Kant's Revolutionsprinzip.* 1902, p. 28).

œuvre. La technique laborieuse de la Critique n'enthousiasma jamais personne ; et les lacunes énormes de sa philosophie n'empêchèrent pas son triomphe auprès de ceux qui s'en servaient pour jeter bas la science du transcendant.

Aujourd'hui, sous des noms parfois différents, c'est la métaphysique qui recommence à fermenter partout, et la vision des choses, du monde et de la vie — la *Welt-und Lebensanschauung* — dont Kant essaya de doter ses contemporains apparaît dans son effroyable indigence. Celui qui ne pouvait comprendre — qui interdisait de comprendre — l'art, la prière, la musique, l'histoire, le progrès, le sensible, l'émotion, l'individuel ; celui qui sur tout cela n'a pu jeter qu'une condamnation dédaigneuse ; celui qui n'a rien à dire sur le devenir social ni sur la manière dont l'homme s'approche de Dieu ; le philosophe du statisme, de la logique pure, de la régularité mécanique et du rationalisme négatif, ce philosophe peut être fort intéressant quand on décrit l'anatomie de son système, mais il n'est plus de notre temps, et il n'a plus aucune leçon à nous transmettre (1). Encore une fois le kantisme est bien mort, mort sans laisser d'héritier, mort de sa propre raideur, qui excluait toute possibilité de rajeunissement et s'opposait à tout progrès.

Pierre CHARLES, S. I.

(1) Nous aurons l'occasion d'exposer la technique du système kantien dans un volume qui paraîtra sous peu et dont certains chapitres ont déjà été publiés ailleurs. Il est sans doute superflu d'ajouter que, montrant le caractère peu actuel du kantisme, nous n'entendons nullement condamner ceux qui en font l'étude minutieuse. L'histoire de la philosophie n'a pas à choisir ses objets.